PROPAGANDE ANTI-CLERICALE

PREMIERE SERIE

LES HOMMES NOIRS

PAR

? ?

La théocratie est la vire des dominations

MONTREAL

1896

The EDITH *and* LORNE PIERCE
COLLECTION *of* CANADIANA

Queen's University at Kingston

Dionne E., 2601
Not with
F4006

LES HOMMES NOIRS

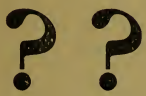
1896
H762

PROPAGANDE ANTI-CLERICALE

PREMIERE SERIE

LES HOMMES NOIRS

PAR



La théocratie est la pire des dominations.

MONTREAL

1896

PREFACE

La série de publications anti cléricales que nous inaugurons aujourd'hui par LES HOMMES NOIRS, *n'est pas une œuvre de haine ; c'est mieux que cela : c'est une œuvre de justice et d'assainissement social.*

Esclaves d'un clergé implacable et insatiable, nous voulons briser nos fers, reconquérir la liberté de conscience qui nous a été ravie, et jouir paisiblement, au sein de nos familles, du fruit des pénibles labeurs que les nécessités de la vie nous imposent.

Les calottins et les calottines de tout poil, de toutes races et de toutes crasses, nous disputeront peut-être le droit de nous soustraire aux étreintes de leurs serres et aux visqueux contacts de leurs tentacules, mais nous briserons leurs crochets venimeux.

Race gluante de vipères, nous opposerons à vos

morsures le plus radical des antidotes : la raison humaine.

N ous allons résumer en quelques pages les hideurs du cléricalisme depuis sa néfaste apparition sur la terre ; nous allons prouver que cette institution, cette BANDE *plutôt, ne traîne après elle qu'une queue de calamités dont nous sommes plus que fatigués. Puis, après avoir démontré que le clergé est la plaie des sociétés en général, nous démontrerons par la suite que notre beau Canada est devenu la vache à lait de tous les fainéants vicieux, de tous les tarés des corps ecclésiastiques des autres pays, qui vomissent sur nous l'écume de leurs saletés cléricales.*

Les casuistes, en robe longue ou en robe courte, ne manqueront pas de crier à la lâcheté parce que ces ouvrages ne porteront pas de nom d'auteur. Qu'ils prennent garde que ce nom ne leur apparaisse trop tôt, formidable et vengeur.

LES HOMMES NOIRS

I

Une évolution vers le progrès moral, vers l'émancipation intellectuelle, se produit d'une façon très sensible, surtout depuis quelques années, dans la province de Québec.

Depuis la fondation de la colonie, le clergé catholique a eu la haute main sur la direction des affaires, tant spirituelles que temporelles, Toujours il a trouvé une soumission servile dans toutes les classes de la société. Cette soumission, superstitieuse et craintive, l'a aveuglé au point qu'il n'a pas su contenir ses exigences et les mesurer aux ressources et aux forces de ceux qui lui fournissaient les moyens matériels de régner insolemment sur tout et sur tous.

Les sacrifices pécuniaires que les malheureux habitants de la Province consentaient volontairement ne pouvaient suffire à ces hommes insatiables. Aux dons volontaires des fidèles, ils ont ajouté des contributions forcées, régulières, tarifées selon une échelle arbitraire.

Grâce à leur néfaste influence et à leur outrageuse puissance, ils ont contraint les pouvoirs civils à faire passer dans les lois l'obligation pour tous de concourrir largemement à l'entretien des ministres d'un culte dont les services obligatoires sont loin d'être gratuits.

Par les mêmes procédés, ils ont accaparé tous les monopoles. Nul n'a le droit de naître, de vivre, de s'instruire, de se marier et de mourir sans leur payer de grosses redevances.

Si encore les prétendus services de ce clergé égoïste étaient en rapport avec ce qu'ils coûtent, si le peuple jouissait en paix d'une sage liberté acquise au prix de tant de privations si souvent répétées, passe encore !

Mais non. La liberté la plus précieuse, la plus sacrée, la liberté de penser, la liberté de se conformer en tout aux règles de la saine raison, cette liberté même nous est refusée, à nous, peuple canadien !

On ne nous impose qu'un credo : le credo de l'absurde !

On ne nous impose qu'une posture ; l'agenouillement !

On ne nous impose qu'une science : le psautier de David !

On ne nous laisse qu'une arme : le chapelet !

C'est le croupissement d'une race dans l'accroupissement !

Et lorsque quelques rares esprits éclairés et indépendants ont voulu faire entendre leur voix autorisée, lorsqu'ils ont voulu affranchir leurs frères de l'esclavage moral dans lequel ils étaient plongés, le clergé en masse s'est ligué contre ces hommes de cœur ; il les a anathématisés, flétris et voués au mépris et à la haine de leurs concitoyens.

Malgré tout, la puissance fatale et redou-

doutable du clergé a reçu des assauts formidables.

A l'époque où nous sommes, la servitude d'un peuple comme le peuple canadien-français, qui participe des deux plus fortes races du vieux monde, serait une monstrueuse anomalie si elle se prolongeait au delà du temps matériellement nécessaire à une révolution pacifique qui, sans secousses violentes, émancipera les esclaves de ce clergé autoritaire, avare, ignorant, jouisseur et paresseux.

***

Récemment, quelques rares et courageux champions de la liberté et de la dignité humaines ont tenté de renverser, à l'aide de leurs écrits, la bastille de la théocratie. S'ils n'ont pas complètement réussi dans leur louable entreprise, ils ont, du moins, ouvert une large brêche dans la forteresse de l'intransigeance cléricale, qui n'a maintenant que des chances bien précaires d'échapper au dernier assaut.

A travers la brèche, le peuple a pu promener son regard au sein de la citadelle cléricale, et il s'est indigné de voir les instruments de torture accumulés derrière ces murailles. Ces instruments à l'aide desquels on a si longtemps réduit le peuple, sont : l'ignorance, l'esclavage, l'hypocrisie, le fanatisme, l'intolérance, la servilité, l'espionnage, la délation, la trahison et la lâcheté.

Tour à tour le peuple a subi les violences de ces vices, et les tortures qu'ils lui imposaient formaient sur son corps social une plaie béante d'où l'or coulait abondamment dans les coffres de la cléricaille.

A la vue de ces hideurs, le peuple a frémi. Il est décidé aujourd'hui à prêter main forte aux courageux sapeurs des abus cléricaux. Ces audacieux combattants comptent sur lui pour parachever l'œuvre commencée ; mais il ne leur convient pas, à eux qui prêchent la liberté et la tolérance, d'entraîner à leur suite une masse qui ne les suivrait que pour conquérir un bien-être matériel résultant uniquement de la supression des rapines ecclésiastiques.

Le but à atteindre est plus élevé et la réforme économique ne peut venir qu'après la réforme morale dont elle sera le corollaire.

***

Dans cette jeune et vigoureuse armée de lutteurs, il ne faut que des volontaires déterminés, éclairés, convaincus et purs. Quiconque entrerait dans ses rangs pour combattre avec un esprit passionnément aveugle, ou avec le secret désir d'user de représailles et d'exercer des vengeances, serait indigne de coopérer à l'œuvre patriotique et sociale qui doit affranchir notre cher Canada de l'odieux esclavage clérical.

II

Le but de ce petit livre est de placer la lutte à entamer sur son véritable terrain. Ce sera la lutte suprême, la lutte finale.

Ce qu'il faut faire ? ..... Il faut parler, il faut agir, il faut arracher les masques.

Assez longtemps on a biaisé ; assez longtemps on a refoulé en soi l'indignation débordante causée par les scandales et les abus cléricaux ; assez longtemps on a hésité à porter un fer rougi dans la plaie gangréneuse qui ronge notre corps social tout entier.

Aujourd'hui, il faut étaler sous les yeux de tous les horreurs cléricales, afin que chacun soit en état de juger des actes de ce clergé vicieux, qui se prétend dépositaire de nos vertus et dispensateur de nos biens.

C'est ce que nous nous proposons de faire

Après cet examen scrupuleux, examen que nous ferons sans haine, sans colère, mais

aussi sans faiblesse et sans sentimentalité ; il sera loisible à ceux qui nous auront suivis dans cette douloureuse étude de se prononcer et de se ranger dans l'un ou dans l'autre camp.

Nous ferons seulement remarquer au peuple que toutes les défenses de nous lire qu'il recevra du clergé seront, de sa part, un aveu d'impuissance, et, plus encore, un aveu de culpabilité.

Nous nous adressons aux âmes vaillantes ; nous nous adressons à tous ceux, hommes et femmes, qui croient que la raison et l'intelligence sont des facultés sublimes que nous tenons de Dieu pour en faire un usage conforme à son auguste volonté, non pour les fouler aux pieds au bénéfice d'une poignée d'individus pour qui la pauvreté, le travail et la famille sont en horreur.

Bien des préjugés, bien des croyances même se fondront au creuset de notre analyse. Nous ne répondons même pas que les dogmes subsisteront dans toute leur intégrité, mais nous prions nos lecteurs de ne pas s'alarmer

outre mesure et de considérer que ces dogmes sont l'œuvre des hommes.

Les seuls intéressés à leur maintien, c'est-à-dire les prêtres, les moines et les nonnes, de tout froc et de toute coiffe, ont le droit de verser de *pieuses larmes* sur cet attendat ; mais le peuple doit s'en réjouir et nous aider à renverser la pyramide d'abus sous laquelle nous étouffons depuis si longtemps.

Nous n'avons pas l'intention de toucher à la Religion, c'est-à-dire à la sublime doctrine du Christ qui peut se résumer par ces deux maximes : *Aime ton prochain comme toi-même, et ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qui te fût fait.*

Mais à cette organisation anti-sociale qui s'appelle le *cléricalisme* et qui, depuis tant de siècles pèse sur les consciences et sur les intelligences dans un but de cupidité, nous prétendons arracher les masques.

Tant pis pour ceux qui, après nous avoir lu, confondront encore la religion avec ses ministres.

Ceux-là mériteront plus de pitié que de blâme.

III

L'Eglise a enfanté des théologiens, c'est-à-dire des hommes qui prétendent posséder la science de Dieu par la révélation directe ou par l'entremise du Saint-Esprit.

Ces théologiens outragent la raison par des sophismes et des absurdités, et corrompent toutes les vertus par leur soif effrénée des honneurs et des richesses.

Saint-Mathieu prétend que Jésus a dit : " Malheur à ceux qui appellent leur frère Racca ! "

Eh bien, Saint-Mathieu nous a été révélé par les théologiens. Ceux-ci, tous les jours, par la voix de leurs disciples, dépositaires de leurs doctrines, se gênent-ils pour maudire et ostraciser leurs frères ?

Les théologiens, qui ont fabriqué les dogmes, acceptent-ils tout ce qui peut inspirer la vertu ? C'est ce que nous rechercherons.

Est-ce que les lois de Zaleucus et de Carondas, les conseils de Confucius, les commandements de Zoroastre, les maximes de Pythagore, les prescriptions de Mahomet, ne sont pas dictées par la sagesse pour le bonheur du genre humain ?

Est-ce que Dieu ne semble pas avoir accordé à ces grands hommes une science plus pure que celle qui échoit aux hommes ordinaires ?

Est-ce que l'antiquité ne nous a pas laissé de grandes leçons de vertu ? Est-ce que l'humanité, depuis son enfance jusqu'à la première époque de l'ère chrétienne n'a pas pu se passer de théologiens ?

Est-ce qu'il est indispensable, pour mettre en pratique les deux maximes de Jésus, que nous citons plus haut et qui sont le commencement et la fin de sa loi sublime, de connaître la différence qu'il y a entre un chérubin et un séraphin, entre la grâce efficace et la grâce suffisante, entre la consubstantialité et la transubstantiation ?

Est-ce que Socrate, Aristide, Pythagore,

Antonin, et tous ceux dont la vie a été pure et exemplaire doivent brûler éternellement, alors que la béatitude céleste sera accordée à tous les coquins qui seront morts pour l'Eglise, comme le moine assassin Jacques Clément, par exemple, qui reçut, avant son crime, l'assurance du Père Bourgoing que le pape le ferait cardinal s'il échappait à la mort, et que, s'il ne pouvait s'y dérober, les palmes du martyre et la canonisation seraient sa récompense ; ou comme François Ravaillac, l'assassin de Henri IV, qui commit son crime préalablement muni par le Père d'Aubigny de la grâce efficace et suffisante.

IV

Dans la crainte que nos lecteurs ne demeurent persuadés que les maximes vertueuses sont le privilège exclusif des fondateurs de religions, citons les admirables paroles d'Epictète, esclave païen :

" C'est Dieu qui m'a formé. Dieu est partout et dans " moi : oserai-je le souiller par des actions criminelles et " basses, par des paroles impures, par d'infâmes désirs ?

" Puissé-je, à mes derniers moments, dire à Dieu : ô " mon maître ! ô mon père ! tu as voulu que je souffrisse, " j'ai souffert avec résignation : tu as voulu que je fusse " pauvre, j'ai embrassé la pauvreté : tu m'as mis dans " la bassesse, et je n'ai point voulu la grandeur : tu veux " que je meure, je t'adore en mourant. Je sors de ce ma- " gnifique spectacle en te rendant grâce de m'y avoir admis " pour me faire contempler l'ordre admirable avec lequel " tu régis l'univers. "

Trouve-t-on des paroles plus saintes et plus pures dans saint Augustin, dans saint Cyprien, dans saint Grégoire ou saint Cyrille ? Le Bien, le Beau, le Bon, le Juste ont-ils

besoin d'être soumis à un rituel, c'est-à-dire à une forme particulière d'expression ?

La théologie, quintessence du cléricalisme, n'est-elle pas le lien brutal qui fixe les peuples au poteau infâme de l'ignorance ; qui les réduit, les immobilise et permet aux théologiens de venir impunément les bafouer et les dépouiller ?

Les aigrefins qui ont inventé cette science chicanière, prétendent-ils enfin nous faire accroire que le Dieu juste et bon à qui nous devons l'être a pu accueillir dans son séjour bienheureux un infâme comme le pape Alexandre VI et repousser un sage comme Caton ?

Non. La raison rejette de telles monstruosités, et elle s'insurge lorsqu'elle constate que ces mensonges criminels ne sont que des moyens terrifiants à l'aide desquels le clergé assure l'impunité à ses déprédations et recule les limites de sa puissance.

Et si la catholicité tout entière se révolte contre la casuistique immorale des théologiens, quels cris ne pousse-t-elle pas contre toute la vermine monacale ?

A quoi servent ces moines et moinillons parasites, ces nonnes et nonnettes stériles ?

Partout on manque de cultivateurs ; partout on réclame plus de mains pour travailler et moins d'oisifs qui argumentent.

Partout les gouvernements devraient être plus attentifs aux besoins des peuples et s'occuper non d'arrêter les progrès du mal, mais encore de supprimer le mal dans ses causes.

Est-ce que la société qui s'est fondée sur ce principe : "Tous pour un, un pour tous," peut tolérer qu'une partie de ses membres fasse vœu d'être inutile ?

Des esprits généreux et libéraux, mais imprudents, soutiennent que les couvents ont une raison d'être pour les malades, les pauvres et les infirmes, et pour ceux qui cherchent une consolation dans la retraite parce qu'ils sont incapables de remplir les devoirs de la société.

A cela nous répondrons que les malades les infirmes et les pauvres sont beaucoup plus efficacement secourus dans les pays où l'As-

sistance publique est aux mains des pouvoirs civils. Lorsque, par hasard, les couvents se mêlent de faire la charité, il faut que l'exercice de ce devoir soit pour eux d'un bon rapport.

Quant aux deshérités de la deuxième catégorie pour qui l'on prétend que les couvents servent de compensation, nous ferous remarquer à nos intelligents lecteurs, que c'est précisément la jeunesse la plus saine, la plus robuste, et autant que possible la plus riche, que l'on enrôle dans les couvents des deux sexes.

*
* *

Il y a des couvents où l'on examine le postulant tout nu ; et si on lui trouve le moindre défaut, on le renvoie à la charrue qu'il ne saurait manier, ou à des travaux plus délicats auxquels son impuissance physique lui avait fait renoncer.

Cette pratique est même usitée dans certains couvents de femmes. Si la constitution défectueuse des postulantes ne leur permet

pas de jouir des joies de la maternité, on les envoie se marier dans le monde. Si elles sont constituées pour avoir des enfants, on leur donne Jésus pour époux et on leur fait la grâce de les condamner à la stérilité dans une prison qui se nomme couvent.

***

Des retraites pour la vieillesse et pour les infirmités, voilà ce qui est nécessaire, et voilà ce que personne ne tente d'édifier.

L'enthousiasme, l'orgueil, la sottise et le vice ont fait, dans tous les temps, des fondations immenses ; la raison et l'humanité n'en ont fait aucune dont elles puissent se glorifier.

V

Quelques bavards qui se piquent d'indépendance, pour mieux dissimuler la honte de la servitude où ils sont plongés par la théocratie, hasardent parfois des sophismes comme celui-ci :

Il nous faut des moines, parce que les Egyptiens eurent des thérapeutes, et qu'il y eût des Esséniens dans la Palestine. Puis ils citent les couvents de l'église grecque et de l'Eglise latine.

D'abord les couvents de l'Eglise grecque sont des séminaires dont on tire des prêtres qui peuvent se marier. Quant à l'Eglise latine elle ne connût que l'ordre de saint Benoît avant le XIIe siècle. Les moines de cet ordre furent agriculteurs d'abord ; puis ils se livrèrent dans le silence du cloître à ces travaux d'érudition qui ont sauvé de la destruction ou de l'oubli la plupart des chefs-d'œu-

vre littéraires de la Grèce et de Rome. A ce double titre ils ont été utiles et nous ne combattons que ceux qui sont nuisibles par leur oisiveté et leur rapacité.

Malheureusement, de nos jours, tous les ordres religieux doivent être compris dans cette catégorie.

Pour ce qui est des thérapeutes et des esséniens, il est facile de concevoir que pendant les guerres des Ptolémées il y eut quelques familles, soit juives, soit grecques, qui se retirèrent loin des horreurs de la guerre civile comme les primitifs, que nous nommons quakers, ont été chercher la paix en Pensylvanie et oublier les crimes religieux de Cromwell, loin de leurs fanatiques concitoyens qui s'égorgeaient pour un surplis.

On conçoit également que les Esséniens aient vécu ensemble à la campagne, pour échapper aux assasinats que commettaient Harcan et Antigone. Mais quels rapports y a-t-il entre les moines d'aujourd'hui et des gens de biens, mariés pour la plupart, qui se retiraient à la campagne loin de la tyrannie ?

***

Jusqu'à ce jour, l'habitude, le lassser-faire et la crainte ont arrêté nos concitoyens. Dès qu'un légitime sentiment de révolte secouait le peuple contre ces insolentes maisons inutiles que l'on nomme couvents, la terreur inspirée par les doux habitants de ces édifices avait raison des révoltes avant même qu'elles se fussent manifestées.

Aujourd'hui, le vase est plein. Une goutte encore et il débordera.

Or, cette goutte, nous voulons la verser afin d'abréger la détresse et l'humiliation publiques.

Nous voulons changer en maisons nécessaires ces vastes établissements inutiles.

Nous voulons déloger vingt fainéants d'un domaine qui pourrait abriter et nourrir trois cents familles.

Nous voulons que les chartes usurpées soit dénoncées.

Nous voulons que les richesses accumulées dans les couvents rentrent dans la circulation ou servent à constituer une modique pension de retraite à l'honnête ouvrier qui a travaillé

durant cinquante années sans pouvoir amasser de quoi s'épargner les horreurs de l'indigence dans la vieillesse, alors que des moines obèses et crevants de santé se vautrent dans toutes les voluptés matérielles.

Nous voulons que nos prêtres cessent de s'associer à ces déserteurs des charges sociales.

Nous voulons que nos prêtres renoncent à l'empire qu'ils ont jusqu'ici exercé sur nos femmes.

Nous voulons que nos prêtres ne nous disputent plus le droit d'élever et d'instruire nos enfants.

Nous voulons que nos prêtres ne s'enrichissent plus du produit de nos sueurs, et nous voulons qu'ils nous considèrent comme des hommes libres, non comme des esclaves.

Nous ne voulons plus supporter leurs insultes.

Nous ne voulons plus qu'ils nous dictent des ordres.

Nous ne voulons plus souffrir.

***

Depuis quelques années, des revendications publiques se sont manifestées contre les exactions cléricales. Ces revendications étaient si justes, si sages, si modérées même, qu'elles auraient dû être entendues et amener une entente basée sur des concessions mutuelles.

Mais le clergé, toujours arrogant, a répondu par un défi.

Eh bien, nous le relevons !

C'est la guerre que nous allons faire.

La guerre impitoyable !

Nous ne combattrons pas à l'aide de cette arme infâme qui s'appelle le Calomnie ; nous emploierons une arme autrement redoutable : la Vérité !

DEUXIEME PARTIE.

I

L'histoire et la fable nous ont transmis les noms de tous les tyrans et nous ont révélé l'horreur de leurs crimes.

Jésus naquit, protesta contre la tyrannie, et le christianisme se chargea de corriger les vices de l'humanité.

Voyons comment il a réussi.

* * *

Les barbares qui ont terrorisé le monde dans l'antiquité se nommaient Caïn, Nemrod, Procuste, Loth, Antée, Ixion, Phalaris, Sinnis, Orestre, Romulus, Scyron, Cambise, Clytemnestre, Médée, Axée, Thyestre, Pasiphæ, Phèdre, Tullie, Sardanapale, Nabuchodonosor, Balthasar, Manassès, Achab, Antoine, Num-

mius, Sylla, Hérode, Néron, Domitien, Commode, Claude, et une quantité d'autres monstres.

C'étaient des pasteurs, des guerriers, des puissants, des empereurs, des demi-dieux !

Les crimes qu'ils ont commis sont odieux et ont coûté la vie à des millions d'esclaves.

Il était temps qu'un réformateur surgit et qu'il dotât le monde, par la puissance de sa parole, par la vertu de ses exemples et par le sacrifice de sa vie, d'une morale toute de mansuétude et de fraternité.

Ce réformateur, il est venu.

Il a passé trente-trois années sur la terre, pendant lesquelles il a prêché la concorde, le pardon des injures, le mépris des richesses, l'égalité des hommes, la modestie, la sincérité, la tempérance, la continence et l'amour du prochain.

Après cela il est mort du supplice des esclaves.

Mais Christ avait fondé une religion nouvelle qui devait, disait-il, régénérer le monde

et mettre fin à la barbarie en mettant fin au paganisme.

*
* *

Cette religion nouvelle, c'est le chistianisme dont la morale est toute d'apaisement, de charité, de fraternité.

Par malheur, il a engendré, ou plutôt empiré une plaie sociale qui ronge les peuples et les mènent fatalement à leur perte : la théocratie.

La théocratie, ou gouvernement dont les chefs, c'est-à-dire les prêtres, sont regardés comme étant les minstres de Dieu et chargés en conséquence de manifester sa volonté, c'est la tyrannie la plus bénigne en apparence, mais au fond la plus soupçonneuse, la plus inquiète, la plus atroce ; c'est l'absence de tout progrès, de toute initiative, aussi bien dans les individus que dans les masses ; c'est l'avilissement des natures les plus fortes et les plus puissantes ; c'est, d'un côté, l'extrême opulence ; de l'autre, la misère la plus hideuse ; c'est l'immobilité des générations, toutes

semblables de mœurs, de costumes et même d'attitude ; c'est le silence des déserts, c'est le calme des tombeaux. Tels sont les traits qui caractérisent essentiellement les pays que des prêtres ont soumis à leur empire, et l'histoire nous prouve que la domination théocratique est la pire des dominations.

La théocratie, lèpre du christianisme, étouffe celui-ci et le met au service de ses appétits monstrueux.

*
* *

On parle des horreurs du paganisme ?

Nous demandons en quoi les fureurs des triumvirs, à Rome, dépassent les fureurs de la Ligue ; nons demandons si le saccagement de quelques villes et la ruine de quelques peuplades l'emportent sur les désastres des guerres de religion et les égorgements du nouveau monde ; nous demandons si les discussions et les troubles du sénat et du peuple romain, des puissants et de la nation à Athènes, sont pires que les querelles des papes et des rois, du clergé et des grands ; nous deman-

dons si l'immolatiou des victimes humaines et les prostitutions dans quelques cérémonies religieuses des païens, sont plus monstrueuses que les immolations de l'inquisition et les corruptions des couvents ?

Qu'ont de plus honteux les vices et les maux qui ont précédé le christianisme sur les vices et les maux qui l'ont suivi ?

*
* *

Que voulait faire Jésus-Christ en fondant le christianisme ?

Il voulait évidemment rétablir la raison et la nature dans la religion et dans la politique ; il voulait faire de tous les hommes une seule famille, une société de frères, sous l'autorité de Dieu, leur père commun. Ce dessein ressort de chaque ligne de l'Evangile. Eh bien, contemplez la chrétienté depuis la fin du IVe siècie, c'est-à-dire depuis l'époque où la théocratie s'établit victorieuse sur les débris pantelants des premiers martyrs.

Que voyez-vous ?

Le mépris de la raison, la haine des lumières et de l'intelligence.

Quiconque refuse de remettre son sort présent et à venir en des mains étrangères est déclaré ennemi de la terre et du ciel, et puni du dernier supplice, si les prêtres ont la force en main.

La nature dit que nous n'avons des puissances que pour nous en servir, une pensée que pour penser, une volonté que pour vouloir, des jambes et des bras que pour agir et travailler, des besoins que pour les satisfaire, et tous les efforts des prêtres conspirent à ôter les hommes de la société, à les empêcher de pourvoir à leurs besoins, à les priver de l'usage de leur corps et de leur esprit, à en faire des moines contemplatifs.

La nature dit encore que les hommes sont libres et égaux en droits, et l'on ne voit que servitude et privilèges ; qu'ils sont nés pour vivre en paix, s'aimer, se faire du bien, être vertueux et heureux, et tout est discorde, guerre, ardeur de se nuire, vices et malheurs.

***

" Si quinze siècles offrent ces abus, et si " ces abus ne s'affaiblissent sur un point que " pour se développer d'une manière plus for- " midable sur un autre ; si enfin l'institution " du Christ est telle que, quoique ne permet- " tant que le bien, elle fasse toujours le mal, " l'abus ne semble-t-il pas la chose même, ou, " en d'autres termes, peut-on ne pas convenir " que le mal est son effet propre et naturel ? "

Qui parle ainsi ? — Un catholique sincère, un apologiste fervent du christianisme primitif, un apôtre inspiré du christianisme à venir, Bordas - Dumoulin. (*Mél. philos. et relig.*, p. 405).

Combien de citations du même genre ne pourrions nous pas emprunter aux écrivains chrétiens ? C'est au nom du Christ qu'ont été prononcés contre l'église théocratique et féodale les plus éloquents anathèmes. Il nous en coûterait peu de recueillir et d'exploiter au profit de notre cause les aveux arrachés aux vrais sectateurs de l'évangile par l'indignation de leur conscience.

Mais à quoi bon !

Discuter aujourd'hui le christianisme dans son dogme extérieur, dans son histoire surnaturelle, dans ses miracles, c'est s'acharner sur un cadavre. Quant au petit nombre de ceux qui adhèrent encore d'une foi sincère au au vieux symbole, ce sont des retardataires sur la route de l'humanité ; ils s'arrêtent au milieu des tombeaux, et ils prennent pour des personnages réels et vivants les statues de pierre, les statues des morts, droites et immobiles sur leurs sépulcres.

Ainsi que la monarchie en politique, et le système capitaliste en économie sociale, le christianisme, comme expression du sentiment religieux dans l'humanité, a eu certainement sa raison d'être, sa légitimité. Tout ce qu'il y avait en lui de subsistance nutritive, tout ce qu'il renfermait de vrai et d'impérissable, l'humanité se l'est appropriée ; elle en a fait sa chair et son sang ; mais là seulement vit encore et s'agite l'âme du christianisme. Ne la cherchez pas ailleurs ; Rome n'est plus dans Rome..... et il ne reste aujourd'hui du christianisme que la scorie.

C'est le clerge.

***

Voici, d'après Lachâtre, comment s'exprime l'abbé *** à ce sujet :

" Le christianisme n'a point cessé d'être " en harmonie avec les besoins de la nature " humaine et de répondre à nos aspirations ; " ce que nous repoussons, c'est le catholicisme " romain, qui a fait son temps. L'arbre divin " est encore plein de vie, mais l'écorce dessé- " chée qui le recouvre tombe en poussière. " L'époque actuelle a sa racine dans le passé, " et particulièrement dans le christianisme qui " a présidé à la génération des peuples de " l'Occident, auquel ils doivent leurs mœurs, " leurs institutions, leurs lois. Loin d'être " étranger à la révolution sociale qui s'opère " au millieu de nous, le christianisme en est le " moteur, la cause première : C'est lui qui " agite le monde. Nous sommes à une épo- " que de rénovation religieuse, et tout donne " à penser que les peuples, remontant le cours " des siècles, se rattacheront encore au chris-

" tianisme ; mais ce nouveau christianisme
" n'aura rien de commun avec le catholi-
" cisme romain. Comment s'opérera cette évo-
" lution philosophique et religieuse ? Sans
" doute par l'alliance de la foi et de la science,
" de la théologie et de la philosophie, de la
" tradition et du progrès, de la religion et de
" la liberté. La France semble destinée à
" entrer la première dans cette voie, a pré-
" senter au monde le magnifique spectacle
" d'une démocratie chrétienne qui sera pour
" les peuples le signal d'une ère nouvelle
" et l'avénement du règne de Dieu sur la
" terre."

L'avènement du règne de Dieu sur la terre !

Dieu n'y règne donc pas encore ? C'est un prêtre qui nous le dit.

Tant que nous recueillerons de pareils aveux, nos efforts et nos luttes contre le clergé seront justifiables.

II

Avant de dévoiler les turpitudes du clergé contemporain, nous devons passer en revue les crimes abominables qui ont été commis au nom du Christ, et signaler les principales hérésies qui ont divisé les adhérents au christianisme.

Les progrès de la nouvelle religion furent rapides, mais ses sectateurs eurent à subir de cruelles épreuves au milieu de nombreuses persécutions qui ne prirent fin qu'au commencement du IVe siècle.

Il y eut alors un court moment d'accalmie, et les persécutions recommencèrent ; mais, cette fois, ce n'étaient plus les philosophes et les libres penseurs du paganisme qui massacraient les chrétiens ; c'étaient les évêques, les théologiens, les chrétiens qui, se lançant dans les schismes, se déchiraient entre eux avec une fureur sans pareille.

En l'an 312 de notre ère, Arius s'établit à Alexandrie où il prêcha une doctrine nouvelle et passablement impertinente. Heureusement pour lui, la liberté de discussion existait encore !

Les premiers pères et les docteurs, conformément à l'avis de saint Paul, avaient décidé que l'hérétique serait averti d'abord ; puis, s'il persistait dans son erreur, retranché de la société des chrétiens. L'excommunication était alors la seule peine prononcée contre les dissidents.

Il faut ajouter que les pères de l'inquisition, embarrassés, plus tard, par cette trop grande douceur de l'Eglise envers les hérétiques des premiers siècles, déclarèrent, au nom du Saint-Esprit, que, si l'orthodoxie se montra d'abord si tolérante, c'est qu'elle n'était pas la plus forte.

L'aveu est naïf pour des disciples de saint Dominique.

Arius, donc, combattait la Trinité. Il prétendait que le Christ n'existait pas dès le commencement, soutenait qu'il ne faisait pas

un avec Dieu, et affirmait que ce n'était qu'une simple créature tirée du néant.

Les pères de l'Eglise s'assemblèrent et tinrent un concile fameux à Nicée, en 325.

Il s'agissait de se prononcer sur les propositions d'Arius, et il ne s'en fallut que de trois voix pour que le concile soit en sa faveur contre le Christ !

Si ces trois voix, au lieu d'être pour la consubstantialité, avaient été pour la non-consubstantialité, Arius eut triomphé du Christ.

Mourrir pour l'humanité et n'être proclamé Dieu qu'à la majorité de trois voix ! Quelle dérision !

Arius, convaincu d'hérésie, fut condamné à l'exil. Mais trois autres conciles non moins œcuméniques que le premier infirmèrent ce jugement ; ce qui donne à penser qu'Arius pouvait avoir raison.

Constantin rappela Arius de l'exil et en fit son favori. Par malheur, l'empereur mourrut subitement au moment où il ordonnait à Alexandre, patriarche de Constantinople, de

remettre Arius en possession de ses biens et de ses fonctions sacerdotales !

***

La mort d'Arius fit grand bruit.

On conçoit, du reste, qu'un homme sur lequel le monde a les yeux tournés ne disparaisse pas ainsi, tout vivant, sans que son trépas ne donne lieu à des commentaires.

Les hérétiques qui suivaient sa détestable doctrine dirent qu'il était mort empoisonné ; les orthodoxes qui suivaient le vrai chemin affirmèrent que sa mort était un miracle accordé par Dieu à la prière de l'évêque Alexandre....

Quel évêque que celui qui demande dans ses prières la mort d'un ennemi ! Et que Dieu que celui qui l'accorde !

***

La mort d'Arius fit plus de bien que de mal aux ariens. Il fut promu martyr et sa doctrine s'incarna dans les grandes races

barbares qui fondirent sur l'Europe : les Goths les Burgondes, les Vandales et les Lombards. La divinité du Christ, reconnue à la majorité de trois voix au concile de Nicée, est niée par la moitié du nouveau monde chrétien ! Les haines et les rivalités de ces hordes sauvages se retranchent derrière les questions de foi, comme derrière un bouclier ; les hommes n'ont plus de remords en s'entre-tuent, les uns pour prouver que le Christ est Dieu, les autres pour prouver qu'il ne l'est pas.....

Et cependant le premier mot qui sortit de la bouche du Christ à sa venue sur la terre, avait été : GLOIRE À DIEU DANS LE CIEL, ET PAIX SUR LA TERRE AUX HOMMES DE BONNE VOLONTÉ.

C'est sans doute pour cela que la terre est devenue un champ de carnage.

Des ariens sont nés les sociniens, et dès lors les flammes des bûchers éclairèrent les villes.

***

Mais avant, pendant les huit siècles qui s'écoulèrent entre l'hérésie d'Arius et celle de Lelius et Fauste Socin, que de crimes, que de massacres ordonnés au nom de Dieu par ceux qui se déclarent ses envoyés, qui se disent les continuateurs de son œuvre de paix !

Chassées par les guerres religieuses et les bouleversements de l'Eglise, quelques familles chrétiennes, vers le Xe siècle, s'implantèrent comme des fleurs sauvages dans les gorges les plus reculés des Alpes. Elles vivaient là, pures, simples, ignorées, à l'abri de leurs rocs, qu'elles croyaient inaccessibles. Leur âme était fière comme l'aigle qui fend l'azur du ciel ; leur conscience était blanche comme les neiges qui couronnaient ces monts sinistrement fameux qu'on nomme le mont Rosa, le mont Viso, et qui sont les frères européens de l'Oreb et du Sinaï.

L'Israël des Alpes, c'est le nom que se donna à elle-même cette Eglise aux mœurs austères, à la robe sans couture ; l'esprit, les usages, les rites des premiers chrétiens n'ont

été réellement conservés que parmi les *pauvres* et les *gueux* de Lyon, ainsi que s'appelaient eux-mêmes les Vaudois par humilité.

L'Evangile était leur loi ; le culte qui découlait de cette loi était le moins compliqué de tous les cultes humains : c'était le lien d'une communauté fraternelle dont les membres se rassemblaient pour aimer et pour prier.

Leur crime—car il fallait bien un prétexte—leur crime fut de soutenir qu'en dotant de grandes richesses les papes et l'Eglise, Constantin avait corrompu la société chrétienne ; et ils s'appuyaient sur deux paroles sorties de la bouche du Christ :

1o. *Le Fils de l'homme n'a pas une maison où reposer sa tête.*

2o. *Il est plus difficile à un riche d'entrer dans le royaume du ciel qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille.*

Eh bien, il n'en fallut pas davantage pour attirer sur ce peuple de frères les rigueurs d'une sainte institution tout fraîchement établie, et qui s'appelait l'inquisition.

Leurs prêtres, vieillards à barbe blanche, et que pour cette raison l'on nommait les *barbas*, représentèrent en vain qu'ainsi que le Christ a recommandé de le faire, ils payaient fidèlement le tribut à César ; qu'ils vivaient inoffensifs entre la prière et l'aumone ; que le premier venu était aussi prêtre qu'eux,—c'était là un de leurs dogmes, que tout chrétien peut faire le corps et le sang de Dieu ;—l'inquisition immola les pasteurs, et les brebis du troupeau se dispersèrent ; mais on les poursuivit jusque dans les cavernes ; femmes, enfants, vieillards, tout tomba sous le glaive des ministres de Celui qui a dit à Pierre : *Remettez votre épée au fourreau ; celui qui frappe par l'epée périra par l'épée.*

Poursuivis, traqués, ces malheureux s'enfuyaient, criant : " O montagnes ! entr'ouvez-vous pour nous recevoir ! " mais, jusque dans les flancs ténébreux des Alpes austères, ils rencontraient la main du saint office, armée de l'épée du carnage !

On voit encore de nos jours deux étangs de sang figé : l'un s'appelle Cabrières, et l'autre Mérindol . . . .

O philosophes chrétiens ! Comptez, si vous le pouvez, le nombre des victimes faites par les prêtres au nom du Christ. Nous voulons bien nous charger de compter les martyrs de Néron, de Domitien et de Commode ; mais nous ne nous chargeons pas de compter ceux de saint Dominique, de Pierre de Castelnau et de Torquemada !

Le carnage dure depuis des siècles ; il dure encore . . . et quand il s'éteindra, c'est que la parole même du Christ s'effacera sur la terre !

Les Vaudois avaient des frères qu'on appelaient les Albigeois. C'étaient les *adorateurs de l'esprit et de la vérité*, qui s'appuyaient sur ces paroles de l'Evangile :

Le jour vient, et il est déjà venu, où les hommes n'adoreront plus Dieu à Jérusalem ni sur la montagne, mais où ils adoreront mon père en esprit et en vérité.

Sur la foi de cet oracle, ils avaient rejeté le culte et les cérémonies extérieures.

Qu'avaient-ils, d'aileurs, besoin des grandeurs dramatiques du temple romain, ces

enfants de la Gascogne et de la Provence, pour lesquels le ciel même est le reposoir de Dieu, en vertu de cette autre parole du Christ :

Ne jurez pas par le ciel, parce que c'est le trône de Dieu !

***

Et l'on entendit monter de la terre au ciel une formidable clameur faite de cris et de gémissements !

Ce n'était pas seulement une secte que la sombre croisade des prêtres noyait dans le sang des Albigeois, qu'elle écrasait sous les décombres de leurs villes : c'était une civilisation, une littérature, une langue. Trois cités puissantes se fondirent dans ce tourbillon de feu comme des métaux dans la fournaise !

Au milieu des hurlements poussées par des femmes éventrées, au milieu des cris perçants des enfants arrachés à la mamelle de leur mère, au milieu des horribles clameurs que jetaient au ciel les vieillards brûlées dans

leurs maisons, on entendait la voix d'un des plus féroces et des plus fanatiques chefs papistes, Simon de Montfort, crier, en frappant avec le crucifix, — car les armes tranchantes sonti interdites aux mains sacrés :

" *Tuez ! tuez toujours ! tuez orthodoxes et hérétiques ! Dieu reconnaîtra les siens !* "

Et, orthodoxes, et hérétiques, tout y passa, au bruit des cloches qui sonnaient l'agonie de deux cent mille hommes.

Puis, sur les cadavres de Lavour, de Béziers et de Carcassonne, qui fumaient encore, les prêtres du Dieu de pardon entonnèrent l'hymne *Véni, creator Spiritus !*

***

O Christ ! à quoi t'a servi de réprimander tes disciples qui appelaient le feu du ciel sur cette ville de Samarie dont les habitants ne voulaient pas te recevoir ?

***

Voici venir les Templiers.

Ceux-là étaient des chevaliers armés au

nom du Christ. Ils disputaient aux infidèles et aux vents du désert son sépulcre, les lieux où furent son berceau, les ruines du temple qu'il avait offert de rebâtir en trois jours s'il était détruit.

De leur commerce avec l'Orient, de leurs voyages, de leurs conquêtes, ils avaient rapporté les débris d'anciens cultes qu'ils mêlèrent secrètement avec la doctrine du Christ. Cela se répandit malgré les précautions qu'ils avaient prises pour tenir secrètes ces cérémonies contraires à la liturgie.

Les craintes que leur courage inspirait, même à l'Eglise ; le désir qu'elle avait de s'emparer de leurs immenses trésors, la jalousie des ordres religieux, la rivalité des institutions militaires, tout conspira leur perte.

On n'avait aucune preuve contre eux, soit : la torture en a fait : ils ont avoué, rétracté leurs aveux, et ils sont morts sur le bûcher.

Le pape, cité par eux à comparaître devant le trône de Dieu, y comparût en effet.....

Comment ce réprésentant visible de la

divinité invisible a-t-il été jugé par celui au nom de qui le Christ a dit : N'ACHEVEZ PAS LE ROSEAU BRISE ! N'ETEIGNEZ PAS LA MECHE QUI FUME ENCORE ?

***

Puis un homme naquit en Bohême. Il s'appelait Jean Huss.

Il attaqua en termes amers les gens d'Eglise pour leur avarice et leur orgueil, tout comme le Christ avait déchiré, de son temps, l'orgueil et l'avarice des prêtres, des pharisiens et des docteurs, en disant :

MALHEUR A VOUS QUI, SOUS PRÉTEXTE DE VOS LONGUES PRIERES, DEVOREZ JUSQU'AUX MAISONS DES VEUVES !

Jean Huss voulait laver de son sang les souillures de l'Eglise du Christ, comme le Christ avait voulu laver du sien les péchés de l'humanité ; il avait besoin de mourir pour le repos de sa conscience.

Or, c'est toujours chose facile que de mourir.

Les prêtres l'emprisonnèrent, le jugèrent

et le brûlèrent, lui et son disciple, Jean de Prague.

*
* *

Sur son bûcher, Jean Huss prit le Christ à témoin qu'il mourrait pour sa cause. Et afin de convaincre ses prêtres d'imposture, au moment où la flamme lèchait son pauvre corps, regardant le ciel, dans une sorte de vision prophétique, il s'écrie humblement et tristement : " Aujourd'hui vous étouffez la pauvre oie ; mais, dans cent ans, un beau cygne blanc viendra, que vous ne pourrez pas étouffer."

Ce beau cygne blanc, ce fut Luther.

La pauvre oie expira, en effet, dans les flammes ; mais le vent dispersa les cendres du bûcher, et, de ces cendres, sortit la formidable guerre des hussites.

*
* *

A nous la coupe ! c'est le cri de ralliement ; à ce cri, la Bohême tressaille.

Les prêtres avaient confisqué une moitié de l'Homme-Dieu ; ils s'étaient réservé le calice, laissant ainsi entre eux et le peuple la distance de l'infini. C'est contre ce privilège que se souleva la Bohême, en réclamant la communion sous les deux espèces.

Ah ! ce fut une guerre terrible ! Et si elle attrista l'agneau du Seigneur, elle dut fort réjouir le Dieu des armées, le Dieu vainqueur, le Dieu triomphant !

Calixtins et Taborites combattirent d'abord sous la même bannière : la Bohême, l'Allemagne et l'Italie tremblèrent devant eux ; mais, après des prodiges d'audace, de foi et de dévouement pour leur cause, décimés, écrasés, trahis, ils laissèrent les derniers débris de leur dernière armée dans une grange à laquelle des mains orthodoxes mirent le feu, afin que pas un de ces hérétiques n'en réchappât.—Et pas un n'en est échappé !

*
* *

O Christ ! que penses-tu, dans tes os blanchis, de la mort de ces hommes, égorgés par

ordre du pontife romain pour avoir voulu communier sous les deux espèces, toi qui as dit à tes disciples, la veille de ta mort, en leur présentant le pain et le vin : PRENEZ, CECI EST MON CORPS ; PRENEZ, CECI EST MON SANG : MANGEZ ET BUVEZ-EN TOUS ?.....

Christ ! regarde les mains de tes prêtres, de tes pontifes, de tes papes ! Elles sont rouges du sang de l'humanité que tu te vantais de vouloir émanciper !

Oh ! les belles mains ! Comme elles réjouissent l'œil d'un démon !

*
* *

Cent ans après la mort de la pauvre oie, le cygne qui devait naître naquit et chanta. Il s'indigna du commerce des indulgences que les papes avaient introduit dans l'Eglise ; et il poussa le cri de guerre contre Rome.

A ce cri, les consciences répondirent.

Les races du Nord rêvèrent d'assouvir une seconde fois leur haine contre la ville éternelle, et de prendre le Vatican, comme elles avaient pris le Capitole.

Le chef spirituel de cette seconde invasion de barbares était un moine à la face amaigrie par le jeûne, à l'œil rongé par le doute, au front pâli par les veilles. L'hérésie enfanta l'hérésie : au sein de la liberté de discussion, les sectes poussèrent sur les sectes. Alors, cent mille paysans, conduits par Thomas Munzer, un prêtre du Christ défaillant, blanchirent de leurs os les plaines de la Franconie.

Allons ! courage ! en avant, chrétiens contre chrétiens ! réformés contre réformés ! hérétiques contre hérétiques !

Ce fut l'extermination prédite par le disciple bien-aimé, saint Jean, dans l'Apocalypse

Mais cette vision de la mort, il ne l'a pas eue, même en rêve ! Il n'a jamais imaginé l'ombre de la sanglante réalité.

***

Après les paysans conduits par Thomas Mumzer, sont venus les anabaptistes conduits par Jean de Leyde.

L'ancien tailleur d'habits, l'ex-aubergiste, renouvela au nom du Christ les déportements de David et de Salomon.

Comme eux, il fût roi ; comme eux, il eût des courtisanes et des repas qui allaient du soir au lendemain, depuis le jour jusqu'au jour. Sardanapale de l'Occident, il disait : " Le plaisir est Dieu !" puis, enfin, il fut pris, écorché, brûlé dans une cage de fer. Sa ville de Munster fût visitée par la famine et par le glaive, et ses partisans furent dispersés, égorgés, pendus, roués, écartelés ou brûlés !

Ceux-là, du moins, n'ont pas eu à se plaindre : ils avaient fêté la vie et bu la coupe, jusqu'à ce que, selon la promesse du Christ, ils la boivent avec lui dans le royaume de son père.

***

Et les malheureux frères moraves ! qui n'eurent d'autres jouissances sur la terre que la mortification et le cilice ! qui vécurent, qui prièrent, qui travaillèrent en commun comme les chrétiens des premiers temps !

Malgré leur pureté, ils n'en furent pas moins en abomination parmi les autres chrétiens : on les traita en ennemis publics. On

les jugea — comme on jugeait à cette heureuse époque : sans les entendre—on les condamna, on les chassa, on les détruisit.....

*
* *

La réforme elle-même ne trouva point grâce aux yeux de ceux qui se sont arrogés le droit de régner sur les consciences. Mais, aussi, voyons ce qu'elle veut, cette réforme imbécile qui s'avance en criant : " Jésus ! Jésus ! "

Ah ! elle veut remplacer la messe, dont le Christ n'a pas dit un mot, par la communion fraternelle, qu'il a instituée. Elle veut en outre, rétablir le mariage des prêtres, en honneur dans la primitive Eglise.

Viens, réforme ! viens ! que le Christ te contemple avec tous tes enfants : luthériens, huguenots, calvinistes, protestants, parpaillots, tous ceux enfin qui ont mangé de la vache à Colas !

Ecartez-vous, murailles ! ouvrez-vous, montagnes ! abaissez-vous, flots de la mer ! que le Christ, le Rédempteur du monde jette un

coup d'œil sur l'Occident, là où ses prêtres ont propagé sa doctrine d'amour !

***

Et le spectre du Christ ! tremblant d'horreur, s'écrie :

" Qu'est-ce que cela ? pourquoi tant de sang, de feu, de fumée ?

" Pourquoi tous ces gibets, tous ces échafauds, tous ces bûchers, toutes ces ruines tous ces calvaires ?..."

***

Christ ! c'est pour te glorifier ! C'est pour continuer ton œuvre !

***

Ah ! le Golgotha s'allonge, s'élargit, se déroule, s'étend ; il couvre l'Europe depuis les sources de l'Oder jusqu'à la mer de Bretagne, depuis la baie de Galway jusqu'à l'em bouchure du Tage...

C'est ce que l'histoire a inscrit dans ses

sinistres pages sous le nom de *guerre de quatre-vingts ans.*

Elle a commencé par le sac de la cathédrale d'Anvers pour finir par la chute de la tête de Charles Ier.

Tiens, regarde, ombre néfaste ! voilà l'Angleterre qui brûle : c'est la sanglante Marie qui y met le feu.

Tiens, voilà l'Espagne qui flambe : c'est Philippe II qui l'allume ! Oh ! vous êtes bien dignes d'être unis par le saint sacrement du mariage, tigresse du Nord et démon du Midi.....

Au feu ! c'est l'Ecosse qui brûle !..... au au feu ! c'est l'Irlande qui brûle !..... Au feu ! au feu ! c'est la Bohême, c'est la Hongrie, c'est la Flandre, c'est la Westphalie qui brûlent !

Au feu ! c'est la France qui brûle à son tour !

Vive saint Barthélemy, apôtre du Christ ! Le roi Charles IX lui fait une belle fête !

Christ ! vois-tu ce pieux monarque sur le balcon de son palais, une arquebuse à la

main, chassant au calviniste, au luthérien, au huguenot ?

Quelle belle trinité de rois Très-chrétiens ?

Chacun va se baigner à son aise et se désaltérer à sa soif : Marie Tudor a du sang jusqu'aux genoux ! Philippe II, jusqu'à la ceinture ; Charles IX, par-dessus la tête.....

En restera-t-il pour Louis XIV ?

C'est tout au plus !

***

Ah ! n'allons pas plus loin ! n'allons pas plus loin !

Ne poursuivons pas la revue de ces horreurs ! Terminons ce hideux chapitre par le compte que Voltaire, "qui avait beaucoup lu, dit Pigault-Lebrun, et qui avait de la mémoire, a fait de ceux qui sont morts pour la gloire de Dieu."

On remarquera que ce compte, établi d'après les rapports des historiens qui peuvent avoir un peu exagéré, est réduit par le philosophe de Ferney d'un tiers, de moitié ou des deux tiers.

" L'an 251 Novatien disputait la papauté au prêtre Corneille. Dans le même temps, Cyprien et un autre prêtre nommé Novat, qui avait tué sa femme à coups de pieds dans le ventre, se disputaient l'épiscopat de Carthage. Les chrétiens des quatre partis se battirent, et il y a modération en réduisant le nombre des morts à deux cents, ci 200

" L'an 313, les Chrétiens assassinent le fils de l'empereur Galère ; ils assassinent un enfant de huit ans, fils de l'empereur Maximin, et une fille du même empereur, âgée de sept ans ; l'impératrice, leur mère, est arrachée de son palais et traînée avec ses femmes par les rues d'Autriche, et l'impératrice, ses enfants et ses femmes sont jetées dans l'Oronte. On n'égorge pas, on ne noie pas toute une famille impériale sans massacrer quelques sujets fidèles, sans que les sujets fidèles ne perforent quelques égorgeurs. Portons encore le nombre des morts à deux cents, ci..... 200

" Pendant le schisme des donatistes en Afrique, on peut compter au moins quatre cents personnes assommées à coups de massue, car les évêques ne voulaient pas qu'on se servit de l'épée, parce que l'Eglise abhorre le sang, ci..... 400

" La consubstantialité mit l'empire à feu à plusieurs reprises, et désola, pendant quatre cents ans, des provinces déjà dévastées par

les Goths, les Bourguignons, les Vandales. Mettons cela à trois cent mille chrétiens égorgés par des chrétiens, ce qui ne fait guère que sept à huit cents par an, ce qui est très modéré, ci..... 300, 000

" La querelle des iconoclastes et des iconolâtres n'a pas certainement coûté moins de soixante mille vies, ci..... 60,000

" L'impératrice Théodore, veuve de Théophile, fit massacrer, en 845, cent mille manichéens. C'est une pénitence que son confesseur lui avait ordonnée, parce qu'il était pressé et qu'on n'en avait encore pendu, empalé, noyé, que cent vingt mille, ci..... 120,000

" N'en comptons que vingt mille dans les vingt guerres de papes contre papes, d'évêque contre évêques, c'est bien peu, ci.. 20,000

" La plupart des historiens s'accordent et disent que l'horrible folie des croisades coûta la vie à deux millions de chrétiens. Réduisons le nombre de moitié, et ne parlons pas des mulsumans tués par les chrétiens, ci..... 1,000,000

" La croisade des moines-chevaliers-porte-glaives, qui ravagèrent tous les bords de la mer Baltique peut aller au moins à cent mille morts, ci..... 100,000

" Autant pour la croisade contre le Languedoc, longtemps couvert des cendres des bûchers, ci..... 100,000

" Pour les croisades contre les empereurs

depuis Grégoire VII, nous n'en compterons que trois cent mille, ci..... 300,000

" Au quatorzième siècle, le grand schisme de l'Occident couvrit l'Europe de cadavres. Réduisons à cinqante mille le nombre des victimes de la *rabbia papale*, ci... 50,000

" Le supplice de Jean Huss et de Jérôme de Prague fit beaucoup d'honneur à l'empereur Sigismond ; mais il causa la guerre des hussites, pendant laquelle nous pouvons hardiment compter cent cinquante mille morts, ci..... 150,000

" Les massacres de Mérindol et de Cabrières sont peu de chose après cela. Vingt-deux gros bourgs brûlés ; des enfants à la mamelle jetés dans les flammes ; des filles violées et coupées en quartiers ; des vieilles femmes qui n'étaient plus bonnes à rien, et qu'on faisait sauter par le moyen de la poudre à canon qu'on leur enfonçait dans les deux orifices ; les maris, les pères, les fils, les frères, traités à peu près de même ; tout cela ne va qu'à dix-huit mille et c'est bien peu, ci..... 18,000

" L'Europe en feu depuis Léon X jnsqu'à Clément IX ; le bois renchéri dans plusieurs provinces par la multitude des bûchers ; le sang versé à flots partout ; les bourreaux lassés en Flandre, en Hollande, en Allemagne, en France, et même en Angleterre ; la Saint Barthélemy, les massacres des Vaudois, des Cévennes, d'Ir-

lande, tout cela doit aller au moins à deux millions, ci	2,000,000
" On assure que l'inquisition a fait brûler quatre cent mille individus. Réduisons encore de moitié, ci	200,000
" Las Cases, évêque espagnol, et témoin occulaire, atteste qu'on a immolé à Jésus douze millions des naturels du Nouveau-Monde. Réduisons cela à cinq millions ; c'est être beau joueur, ci	5,000,000
" Réduisons, avec la même économie, le nombre des morts pendant la guerre civile du Japon ; on le porte à quatre cent mille, et je n'en compterai que trois cent mille, ci	300,000
Total	9,718,800

" Le tout, ajoute Voltaire, ne monte qu'à la somme de neuf millions, sept cent dix-huit mille huit cents personnes égorgées, noyées, brûlées, rouées ou pendues pour l'amour de Dieu. Dans ce compte ont été oubliés deux cent mille Saxons égorgés par Charlemagne afin de persuader aux autres l'excellence du christianisme. J'espère qu'on n'aura plus de pareils calculs à faire ; mais à qui en aura-t-on l'obligation ?"

*
* *

Et maintenant que nous avons terminé cette rapide et incomplète revue des atrocités ecclésiastiques dans le passé, nous allons examiner ce qu'est le cléricalisme de nos jours, en limitant notre examen au clergé canadien, semblable en tout à celui des autres pays, du reste.

TROISIEME PARTIE

I

Le cléricalisme ayant réduit la catholicité en servage, l'utilité des massacres cessa.

Leur possibilité aussi, sans cela !.....

Que faut-il au clergé pour régner ?

Pour régner, il lui faut de l'or :— Il le prend,

Pour le prendre, il lui faut subjuguer le peuple :—Il l'abrutit.

Pour l'abrutir, il lui faut le droit d'élever la jeunesse :—Il se l'arroge.

Alors, il peut, sans danger et sans crainte, fouiller les poches et les vider.

*
* *

Il ne faut pas croire que le clergé moderne

est entrainé par l'influence du siècle, et que sa cupidité résulte de la perversion publique. Non. Il suit sa pente et s'est plutot amélioré, du moins en apparence. Les extorsions qu'il pratique si habilement aujourd'hui ont presque un caractère décent.

Dès le commencement du moyen-âge, le rachat pécuniaire des péchés était pratiqué. Cet abus, à qui l'on doit l'institution du protestantisme, a traversé les siècles et, de nos jours, constitue la source la plus abondante des scandaleux revenus du clergé. Seulement, en traversant les âges, il s'est modifié, il s'est rompu aux mœurs contemporaines, et l'encaissement du prix des grâces divines ne se fait plus le glaive à la main ou l'escopette à l'épaule.

C'est toujours ça de gagné.

Les recettes des plus fameux banquistes n'ont pas de secrets pour nos marchands de salut. C'est le seul objet pour lequel le clergé a utilisé la méprisable science humaine et marché parallèlement avec le progrès. Jettons donc un rapide coup d'œil sur les

modifications successives qu'à subi l'art clérical d'arracher l'or des peuples.

*
* *

Ce n'est que vers le Xe siècle que le clergé songea à exploiter sérieusement les fidèles.

L'usage voulait, quand un fidèle avouait un péché, qu'avant de l'absoudre, le prêtre lui imposât une *pénitence*.

On admit bientôt que la pénitence pouvait se racheter par de *bonnes œuvres*, des pélerinages ou des *dons aux églises*. Les saints, disait-on, ont plus de vertu qu'il n'en fallait pour leur salut ; ces " mérites surabondants " ont formé le " trésor des indulgences " qui permet de racheter les fautes des pêcheurs.

Le clergé, qui en dispose, répand ces idulgences sur les fidèles, il peut même, à ce qu'il affirme, en faire profiter les âmes des morts qui sont dans le purgatoire.

En échange de ces indulgences tant précieuses, le clergé peut exiger quelques sacri-

fices pécuniaires. Le pécheur n'achète pas l'absolution (comme l'ont insinué quelques méchants), il rachète seulement la pénitence, ou plutôt on lui en fait remise. Telle est la théorie des indulgences.

" En recevant des terres des pénitents, dit Damien, nous leur remettons de la quantité de leur pénitence suivant la mesure de leur don."

Il y eut dès lors deux systèmes pour faire pénitence : l'un, plus doux (les indulgences gagnées par les donations), suffisait aux âmes tièdes et aux époques de calme ; l'autre, plus sauvage (les coups verges), rassurait mieux les âmes ardentes.

Ce saint négoce prospéra, se perfectionna, suivit la progression de l'activité humaine et arriva à son apogée sous Léon X. Ce pape avisé, après avoir vainement publié une croisade contre les Turcs, afin de lever les décimes nécessaires au paiement de ses dettes, comprit que ce moyen était usé et qu'il fallait trouver un nouvel expédient pour accélérer les rentrées d'argent. C'est alors qu'il

organisa sur une vaste échelle l'exploitation des indulgences, et qu'il nomma des fermiers généraux qui tenaient leurs comptoirs dans les monastères, en vendant ces indulgences pour les vivants et pour les trépassés, avec une formule d'absolution. Nons donnons ici la teneur de l'une de ces singulières formules, délivrée en Saxe par le fermier ecclésiastique Arcembold :

" Que Notre-Seigneur Jésus-Christ vous absolve par les mérites de sa passion ; moi, par son autorité et par celle des bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul et par celle de notre saint Père, je vous absous des censures ecclésiastiques que vous pouvez avoir encourues, de tous les péchés, délits et excès que vous avez commis ou que vous commettrez par la suite, quelque énormes qu'ils puissent être."

Et, au dire des chroniqueurs et des historiens, le viol, l'adultère, l'inceste, la sodomie, la bestialité, l'assassinat et même le parricide étaient compris dans les excès en question.

Jean Tetzel, un autre revendeur d'indulgences, qui opérait également en Saxe, poussait l'inpudence jusqu'à répandre des cireulaires obcènes, où il renchérissait sur ses collègues, afin d'accaparer les dupes.

Il entrait dans les détails les plus cyniques sur les forfaits qu'il prétendait pouvoir absoude, et terminait par cette révoltante affirmation :

Oui, mes frères, Sa Sainteté m'a conféré un pouvoir si grand que les portes du ciel s'ouvriront à ma voix, même devant un pécheur qui aurait violé la Sainte Vierge et qui l'aurait rendue mère.

Jamais blasphême de damné n'a été vomi avec des expressions aussi monstrueuses !

Ce misérable vendait des indulgences appelées *personnelles* moyennant lesquelles un chrétien pouvait mériter quatre-vingt-dix-neuf fois par an la rémission des crimes de dix personnes à son choix. Il vendait, en outre, la faculté de pouvoir délivrer autant d'âmes du purgatoire qu'on pouvait entrer ou sortir de fois d'une église pendant les vingt-quatre

heures qui s'écoulaient entre le premier et le second jour du mois d'août de chaque année ; enfin, il vendait pour une somme plus élevée le pouvoir de contraindre " la mère de Jésus de Nazareth " à venir en personne annoncer aux fidèles acheteurs d'indulgences le jour et l'heure de leur mort.

Mais ce qui, sans contredit, rapportait le plus d'argent au Saint-Siège, c'était une bulle en vertu de laquelle Léon X avait décrété que les bandits pourraient s'arranger avec les fermiers pontificaux en donnant une partie de leurs vols, afin d'obtenir l'autorisation de jouir paisiblement du fruit de leurs rapines. Le pape n'avait excepté de l'absolution que les vols commis à son préjudice.

Voici comment Olivier Maillard, prédicateur trivial, mais fervent catholique, traitait les vendeurs d'indulgences :

" Ces courtiers d'absolution, de reliques et de rogations, sont des hâbleurs et des fripons qui flattent les dupes pour voler leurs bourses, et qui dépouillent les simples jusqu'à la chemise. Je les ai entendus se vanter d'avoir

tiré des plus mauvais bourgs jusqu'à 1,000 écus pour les indulgences, sans compter 100 écus de pots-de-vin qu'ils avaient payés au curé."

*
* *

Les *indulgences* sont, de nos jours encore, trafiquées par la cour de Rome, par les archevêchés et par les curés, mais ce trafic n'a plus le même cynisme. Ce qui ne l'empêche d'être extrêmement important.

En raison de la douceur persuasive qu'emploient maintenant les courtiers d'indulgences, ce trafic ne peut plus soulever notre indignation, mais notre pitié pour les dupes

Ce qui précède avait besoin d'être publié afin que le public sache bien que le clergé avait de qui tenir, et que les précédents que nous venons de rappeler l'autorisaient à user de tous les moyens pour grossir sa scandaleuse fortune.

Car, n'oublions pas, n'oublions jamais, que l'unique but du clergé, c'est la domination par la richesse.

II

Les opérations ordinaires du clergé reposent donc sur des abus de confiance, sans cesse renouvelés sous les formes les plus grossières ou les plus ingénieuses. Et c'est parce qu'elles rencontrent chez le public qui en fait les frais une si invraisemblable complaisance que nous voulons dénoncer et flétrir les manœuvres cléricales.

La masse est aveugle, mais elle est moins crédule et moins naïve que ne le pensent ceux qui la subjuguent.

Sa cécité est volontaire, le plus souvent. Les familles préfèrent s'imposer des privations, parfois fort cruelles, plutôt que d'encourir l'implacable ressentiment de M. le Curé, des bons Frères, des chères Sœurs, ou de tout autre frocard mâle ou femelle ; jugeant que toute résistance, toute hésitation même à mettre la main à la poche, sera considérée

par la légion cléricale comme un attentat à ses droits, comme un *casus belli.*

Notre bon peuple est exploité, surmené, pressuré, baillonné, aveuglé, damné par un clergé avide d'or, insatiable d'autorité et jaloux de ses prérogatives jusqu'à la fureur.

Et le peuple canadien, peuple débonnaire, qui a en horreur les agitations, les querelles, les représailles ; le peuple soumis, habitué à courber le front sous la main rigide des marchands de salut ; le peuple craintif, qui tremble à l'idée d'un enfer fictif et qui supporte durant toute sa vie un enfer réel ; le peuple ignorant, qui est incapable d'établir une distinction entre la vie, les maximes et la doctrine du Christ, et la vie, les maximes et la doctrine des pharisiens pillards qui ont usurpé sa divinité ; eh bien, ce peuple a tressailli !

Il a senti d'instinct que ses sauveurs ne s'appliquaient qu'à sauver la caisse !

Il s'est aperçu, ce bon peuple canadien, qu'il n'était qu'un instrument vil entre des mains expertes, et, depuis sa découverte, il

n'aspire qu'après son émancipation matérielle et morale.

*
* *

Deux liens solides retiennent encore ce peuple dans la dépendance servile qu'il déplore, et ces liens sont solides, mais non incassables. On ne peut guère compter que sur le temps pour les voir se vermouler et se rompre.....à moins qu'une colère populaire ne les tranchent net.....ce qui vaudrait autant.

Ces liens sont de deux sortes : l'ignorance et l'influence fiminine.

*
* *

Par l'ignorance que le clergé infuse dans les masses, avec la même coquetterie que partout ailleurs les esprits généreux répandent l'instruction, le peuple canadien est un outil entre les mains de *ses* prêtres et de *ses* religieux.

Il ne peut parler, agir ou penser que con-

formément aux volontés de ses directeurs intéressés. Si, par exemple, quelques rares individus, à la suite de circonstances ou de révélations toutes fortuites, osent parfois émettre timidement un avis opposé aux théories dissolvantes mais lucratives du clergé ; si un rayon lumineux éclaire quelques cerveaux d'élite ; si quelques hommes se lassent des coûteuses absurdités qu'on leur impose, le clergé vengeur les marque d'une souillure qui les voue à la haine, au mépris, à la fureur même de leurs concitoyens.

*
* *

Après avoir décrété que l'emploi des facultés dont Dieu a doté l'homme est un crime contre le Créateur ; après avoir établi le règne de l'obscurantisme et imposé au stupide laïque le renoncement volontaire aux biens de ce monde comme article de foi, le clergé—qui sait si bien comment on élude les lois à l'aide de l'hypocrisie dont il est l'inventeur et dont il prétend avoir seul l'usage—le clergé a compris qu'il lui fallait

un auxiliaire, un mouchard dans tous les foyers.

Et il a choisi la femme.

***

La femme remplit admirablement le rôle de harpie que lui souffle le clergé ; mais nous trouvons qu'elle manque de fierté dans son aveugle abandon aux volontés cléricales, et que l'analogie du costume — de soutane à jupon il n'y a que la différence d'odeur — n'excuse pas les aménités suivantes :

La femme est l'augmentation du péche.

SAINT AUGUSTIN.

La femme est la glu envenimée dont se sert le diable pour s'emparer de nos âmes.

SAINT CYPRIEN.

Il y a peu de femmes bonnes, et l'homme qui ient à sa tranquillité doit bien se garder de les fréquenter.

SAINT PAULIN.

La femme est le bourceau de l'humanité.

SAINT ATHANASE.

La femme est une beste bire que la lèpre.

SAINT ISIDORE.

J'ai goûté à la femme et je l'ai trouvée plus amère que la mort.

ECCLÉSIASTE.

Etc., etc., etc.

***

Voilà, femmes canadiennes, que nous nommons avec amour nos mères, nos femmes et nos sœurs, ce que pensent de vous ceux à qui vous confiez le soin de développer l'amour filial dans le cœur de vos enfants. Voilà ce que disent ceux à qui vous sacrifiez votre bonheur conjugal, votre prospérité matérielle et vos jouissances intellectuelles.

Avec une pareille opinion de la femme, on conçoit que le clergé ne l'emploie qu'à des besognes avilissantes.

Le clergé vous méprise, femmes ! mais il

vous exploite.....et vous vous laissez faire! Nous ne qualifierons pas votre rôle; vous êtes assez punies!

***

Toutes les femmes cependant ne consentent pas à servir d'espionnes à ces saints bipèdes, aux mœurs de coucou, que l'on nomme prêtres. Il y en a qui s'insurgent contre cette monstrueuse complicité.

Elles sont rares, ces vaillantes, mais elles constituent un bataillon sain et puissant dans une armée viciée et molle.

A côté des viragos qui mènent leur mari dans la voie la plus avantageuse aux intérêts pécuniaires de M. le Curé, à moins que des révérends Pères, des bons Frères ou des chères Sœurs—concurrents redoutables—n'obtiennent la faveur de loger dans leur coffre les dollars profanes errant dans les ménages pieux, à côté de ces femmes, disons-nous, il y a de nobles épouses, soucieuses de leur devoir, fidèles à leur mission, qui savent

repousser l'envahisseur cupide et chasser le marchand de tickets pour le paradis.

Mais de telles femmes sont des exceptions dans notre pays—exceptions qui se multiplient de jour en jour, cependant.

L'immense majorité des femmes canadiennes subordonnent toutes leurs actions, même les plus profanes, les plus secrètes, à l'approbation de leur curé ou de leur confesseur.

Hélas ! combien peu de femmes fortes à opposer aux femmes cléricalement envoûtées !

Pour ce qui concerne les drames conjugaux dérivant de l'influence cléricale sur la femme, il nous suffira de rappeler un récent procès, intenté à un prêtre à la suite de l'abandon du domicile conjugal par une mère de famille suivie de ses enfants.

Après plusieurs années d'une union consacrée par l'Eglise, selon le rite et le tarif ordinaires, après la naissance de plusieurs enfants, un prêtre, sous prétexte d'un lien de parenté entre les deux époux, lien qu'ils ignoraient, est venu dire au mari que sa femme n'était qu'une putain et ses enfants des bâtards.

Le mari s'est fâché. Mais comme le prêtre a toujours raison avec les femmes, la pseudo concubine a filé avec sa progéniture.

On a plaidé.

Les avocats ont été si éloquents, le juge a été si *salomonesque* que l'époux et le prêtre ont partagé les frais.

L'homme — l'imbécile — a payé pour se *remarier* avec sa femme et le prêtre a mis dans sa poche le prix de deux cérémonies pour une.

Tout est bien qui finit bien.

Depuis ce temps, le ménage, un moment troublé, est plongé dans la félicité conjugale à perpétuité.

***

Voici en quels termes Montesquieu a signalé les maux qu'entraîne la suprématie cléricale :

" Chez les Egyptiens, les prêtres faisaient " un corps à part, qui était entretenu aux " dépens du public. De là naissaient plu-

" sieurs inconvénients : toutes les richesses de
" l'Etat se trouvaient englouties dans une
" société de gens qui, recevant toujours et ne
" rendant jamais, attiraient insensiblement
" tout à eux. Les prêtres d'Egypte, ainsi
" gagés pour ne rien faire, languissaient tous
" dans une oisiveté dont ils ne sortaient
" qu'avec les vices qu'elle produit ; ils étaient
" brouillons, inquiets, entreprenants, et ces
" vices les rendaient extrêmement dange-
" reux. Enfin, un corps dont les intérêts
" avaient été violemment séparés de ceux de
" l'Etat était un monstre, et ceux qui
" l'avaient établi avaient jeté dans la société
" une semence de discorde et de guerres
" civiles."

Montesquieu parle seulement des prêtres égyptiens ; mais comme ces lignes s'appliquent bien à tous les clergés de toutes les religions.

***

Les sacrifices que notre incomparable

clergé exige des fidèles canadiens sont de natures différentes.

Les uns sont d'ordre purement moral et concourent à l'affermissement de son pouvoir, les autres sont d'ordre purement matériel et concourent à l'accroissement de ses richesses.

Ces derniers sont plus souvent imposés; non seulement à cause des bénéfices que le clergé en retire, mais parce que les sacrifices volontairement consentis, ou du moins consentis sans murmure, indiquent clairement l'état de soumission des gouvernés envers les gouvernants.

Le clergé n'éprouvera une émotion sérieuse que le jour où les fidèles refuseront de payer.

Son règne insolent finira ce jour-là.

Ce jour-là marquera aussi l'avènement de la Justice, de la saine morale, de la vraie fraternité chrétienne.

Ce jour-là, le prêtre, transformé malgré lui, donnera raison à l'abbé Saint-Pierre, qui a dit :

Le prêtre ne peut être utile qu'en qualité d'officier de morale.

***

La campagne de PROPAGANDE ANTICLÉRICALE dont nous publions aujourd'hui la première série n'a d'autre but que de hâter la venue de ce jour.

Par la suite, nous montrerons aux esprits crédules, à l'aide d'exemples tirés des scandales ecclésiastiques dont nous avons tous été témoins ou dont chacun pourra facilement contrôler l'exactitude, avec quelle insolence notre clergé NATIONAL a, de tout temps, abusé de la bonne foi des braves canadiens.

Nous voulons confondre les repus, les jouisseurs, les impunis, les drôles cyniques qui se jouent de la raison, de l'intelligence, de la fortune et de la conscience d'une multiplicité d'êtres foncièrement bons mais aussi foncièrement bêtes.

En entreprenant cette campagne implacable, cette guerre féroce qui ne se terminera que par la capitulation de nos prêtres et l'expulsion des moines fainéants, débauchés et rapaces qui nous grugent ; par la dispersion des femmes sans cœur porte-cornettes,

nous sommes sûrs de répondre aux vœux secrets d'une population lasse de payer sans cesse et confuse d'être constamment dupée.

***

Nous savons parfaitement quel accueil est réservé à notre tentative dans les sacristies, dans les salles de rédaction " bien pensantes," chez les abrutis et chez les hypocrites ; mais nous bravons les malédictions de tous les rétrogrades, car nous avons la conviction que la divulgation de toutes les turpitudes, la dénonciation de toutes les manœuvres charlatanesques, la révélation de toutes les escroqueries commises du haut de la chaire, du fond du confessionnal, à l'école, dans la rue et dans les familles, auront pour résultat de rendre impossible le métier d'exploiteur.

***

Nous croyons avoir suffisamment prouvé que le gouvernement clérical est incompatible, en tous temps et tous lieux, avec le

progrès, la liberté, la fraternité et l'intelligence des peuples.

Nous n'avons exposé, dans ce premier opuscule, que des considérations générales établissant que le rôle du clergé, qui a usurpé la morale du Christ au profit de ses appétits brutaux, était une institution anti-sociale. Nous nous proposons, dans nos prochaines publications, de prouver que le clergé canadien a avili notre race, qu'il a fait de nous des îlotes, et que, malgré sa science ténébreuse et ses efforts infâmes, il est, sur notre sol, des esprits droits, éclairés, dévoués et déterminés à mettre fin aux insultants abus dont notre race est la proie.

FIN DE LA PREMIÈRE SÉRIE.